

## COMPTE RENDU ATELIER QUAI DES LANGUES

au sein de la Fédération Asiemut  
12 rue Bellot 75019 Paris  
Jeudi 15 octobre de 9h30 à 12h30  
par Marina Skalova, traductrice littéraire de l'allemand et du russe

Je suis intervenue dans le cadre du programme *Quai des langues* piloté par l'association ATLAS, en animant un premier atelier d'initiation à la traduction littéraire au sein de la Fédération Asiemut. La Fédération Asiemut réunit 7 associations dédiées à l'intégration et l'insertion de personnes exilées, notamment originaires d'Asie, dans la société française. L'une de ses branches est l'ASLC, Association d'Assistance scolaire, linguistique et culturelle, qui comprend un Centre linguistique proposant des parcours à plein temps à de jeunes primo-arrivants, comportant des cours de langue mais aussi des visites et activités culturelles. L'atelier *Quai des langues* a pu s'inscrire dans ce contexte.

L'atelier a rassemblé huit jeunes adultes aux niveaux de langue A1 et A2, âgés d'environ dix-huit à vingt-cinq ans. Trois d'entre eux étaient d'origine bangladaise, deux participants étaient afghans, un jeune homme était érythréen, une jeune femme était nigériane et une jeune femme tamoule, originaire du Sri Lanka. Ont également assisté à l'atelier le chercheur Amir Azayzeh et Elodie Brian du ministère de l'Intérieur.

J'ai commencé l'atelier en me présentant et en parlant de mon travail de traductrice littéraire mais aussi d'auteure, en montrant les ponts qui se construisent entre ces deux métiers. J'ai mis en avant d'emblée la part de création intrinsèque à toute traduction littéraire. J'ai également expliqué que le français manquait de traducteurs littéraires de certaines langues rares et que leur richesse linguistique pourrait permettre d'enrichir le paysage éditorial, en nous faisant découvrir des univers littéraires peu connus dans nos contrées. A la relecture, je réalise que cette remarque aurait pu donner lieu à une première discussion sur les formes d'existence de la littérature contemporaine dans leurs pays d'origines. A envisager pour une prochaine fois !

J'ai ensuite proposé l'écoute d'un poème sonore multilingue, que j'ai réalisé lors d'un atelier précédent (dans le cadre du projet artistique *Silences d'exils* mené de 2016 à 2019). Ce poème a été conçu à partir d'une chaîne sonore d'homophonies. A partir d'un premier mot dans une langue donnée, chaque participant proposait un mot d'une autre langue, auquel les sonorités du précédent le faisaient penser. J'ai demandé aux participants ce que cette écoute leur évoquait : la musicalité a été soulevée et aussi la traduction du son. C'est justement cet aspect que je souhaitais mettre en avant, en soulignant qu'un travail de traduction littéraire se nourrissait tout autant du sens d'un texte d'origine que de sa matière sonore.

Afin de les rendre sensibles à cet aspect, j'ai proposé de réaliser une chaîne sonore au tableau. L'exercice n'a pas pris tout de suite, puis les participants ont proposé de nombreux termes, cependant essentiellement dans des langues qu'ils ont apprises, le français, l'anglais, l'allemand et le suédois. J'ai eu le sentiment qu'ils avaient de la difficulté à valoriser leurs

langues maternelles dans ce cadre. Il y a finalement eu quelques propositions en tamoul et en tigrinya, ce qui nous a aussi permis d'échanger sur la transcription phonétique des termes et les différences d'appréhension des langues en fonction de leurs graphies. Finalement, l'exercice a eu du succès, les idées ont fusé et le tableau a été couvert de propositions se ramifiant à partir d'un premier terme. Mon objectif était aussi de valoriser la langue comme espace de jeu et de créativité afin de les désinhiber quant à l'usage de la langue française. J'ai eu le sentiment qu'ils y ont pris du plaisir.

Étant donné que le couvre-feu venait d'être décidé la veille à Paris et que nous devions être masqués, j'ai trouvé l'atmosphère un peu étrange. Le sourire étant un outil de communication et un allié important lors d'ateliers de ce type, le fait d'en être coupée rendait les interactions forcément plus formelles. Lors de mes ateliers précédents, j'aimais clore cet exercice par l'enregistrement des mots se trouvant au tableau, leur lecture à voix haute créant un poème sonore. J'ai essayé cette fois-ci mais le masque m'a découragée, car je trouvais qu'il rendait la diction et l'écoute trop difficiles pour parvenir à un bon résultat. La coordinatrice Jennifer Gini a toutefois pris des photos pour en garder une trace.

Après la pause, j'ai proposé aux participants de travailler sur le poème « Liberté » de Paul Éluard. Le poème étant composé de 21 quatrains, chaque participant a lu deux ou trois quatrains à voix haute. Nous avons ensuite éclairci les problèmes de compréhension de certains termes. Si quelques mots demeuraient difficiles, l'idée principale du poème a été bien comprise : à la lecture, on croit d'abord que le poète s'adresse à une personne aimée (« J'écris ton nom »), on comprend à la fin que sa destinataire est la liberté.

J'ai ensuite demandé aux participants de traduire chacun deux quatrains vers leur langue. Certains ont trouvé l'exercice simple et ont continué à traduire la suite du poème. C'était plus difficile pour l'un des participants bangladais, qui a toutefois été aidé par ses camarades locuteurs de la même langue. Chacun a lu sa traduction, ce qui a donné lieu à une belle succession de lectures en différentes langues. Nous avons ensuite discuté des difficultés rencontrées lors de la traduction. J'ai demandé comment ils avaient fait leurs choix : une participante a répondu « *par l'expérience* ». Elle a expliqué que c'était l'expérience personnelle qu'elle avait de l'usage de certains termes qui lui avait permis de choisir un mot plutôt qu'un autre. Un participant afghan a relevé que l'ordre des mots et le rôle des verbes auxiliaires était très différent dans sa langue maternelle. Nous avons comparé les systèmes d'écriture propres à différentes langues et la place qu'occupe le verbe dans la phrase. Plusieurs langues apprises au cours de leurs parcours d'exil, telles que l'allemand et le suédois ont aussi été évoquées lors de cet échange, dont j'ai personnellement trouvé que cela avait été le moment le plus enrichissant de l'atelier.

En second lieu, j'ai proposé aux étudiants d'écrire à leur tour un quatrain dans leur langue maternelle ou en français, en suivant le système proposé par Paul Éluard. La participante sri-lankaise a écrit en tamoul puis a traduit vers le français. Comme j'avais également proposé de mélanger les langues, la participante nigérienne a directement écrit en anglais et en français. Voici quelques-uns des quatrains proposés par ces étudiantes (retranscrits à partir des enregistrements réalisés lors de l'atelier):

*« Sur les objets de la maison  
Sur la voiture de mon père  
Sur les corps de mes chiens,  
J'écris ton nom »*

*« Sur le sable de la plage  
sur les rochers de la montagne  
sur les pages sur mon genou,  
J'écris ton nom. »*

Un participant au niveau avancé a également d'abord écrit dans sa langue d'origine (langue afghane, dari ou farsi, si je me souviens bien), avant de traduire vers le français :

*« Sur toutes les maisons du monde, j'écris ton nom : Liberté ».*

L'ambiance de l'atelier était bonne et les rires nombreux. Il était cependant clairement perceptible que les propositions étaient mieux comprises par les participants de niveau A2 qui ont pu faire preuve d'une certaine créativité et s'amuser avec l'exercice. L'hétérogénéité des niveaux de langues peut être difficile à gérer dans ces cas.... Elle peut aussi être un atout car les étudiants plus avancés ont tendance à aider leurs camarades lorsqu'ils sont locuteurs des mêmes langues. Comme le mentionne le compte-rendu de Margot Nguyen Béraud de l'atelier du 21 octobre, je pense aussi qu'il serait judicieux de prévoir des « plans B » pour raccrocher les étudiants pour lesquels la proposition serait trop difficile ou réussir à créer des sous-groupes pour ne pas mettre ceux-ci en échec.